

Écriture de la mobilité ou poétique de l'exil dans *Le Monde à côté* de Driss Chraïbi

Nassima Abadlia
Université Mohammed Lamine Debaghine Sétif 2 – Algérie.
abadlia77@yahoo.fr

« J'appelle exil l'ouverture à l'Autre, le besoin de se renouveler et de se remettre en question. Les certitudes sont autant de prisons. C'est en solitaire, hors chapelle, et en plein doute que j'ai publié une vingtaine d'ouvrages. » Driss Chraïbi.

« J'ai écrit des poèmes, j'ai raconté des histoires, j'ai falsifié le vent de la langue du voisin lointain. La langue française fut un lieu d'exil, une maison sans terrasse ». Leïla Sebbar

Résumé :

Le thème de l'émigration ou l'exil, lié à l'histoire de la littérature maghrébine, semble le plus récurrent étant lié aux questions d'émergence et de naissance de cette littérature, celui qui a le plus suscité des œuvres littéraires. Celle de Driss Chraïbi reste la plus attachante et la plus marquée par cette question depuis *Les Boucs* en 1955.

Comment Chraïbi a-t-il vécu cette expérience nouvelle de l'exil, se crée ou se fabrique une nouvelle littérature, une nouvelle langue, une nouvelle identité à mi-chemin entre plusieurs cultures? Comment les deux langues se côtoient de façon à transformer l'écriture à renouveler la langue française? Comment la langue de l'autre contribue-t-elle à transformer la langue mère? N'est-ce pas dans cette situation de dualité langagière, de bilinguisme que l'écrivain se crée de nouveaux territoires de création et de créativité littéraire en s'inventant une langue propre, une nouvelle poétique qui se nourrit de cette double appartenance ethnico-culturelle, linguistique géographique et historique? Il s'agira, donc, de l'étude de l'écriture de l'exil chez Chraïbi dans *Le Monde à côté*, qui se définit en tant que poétique de la mémoire et du souvenir, de l'ici et de l'ailleurs.

Mots-clés : exil-mobilité-langue-écriture-poétique.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

Le déplacement d'un pays à l'autre dans le contexte migratoire s'accompagne d'un passage d'une culture à une autre et donc d'une langue à une autre, d'un changement linguistique, d'une séparation avec sa langue maternelle au profit d'une deuxième langue, ou d'un idiome étranger. Tel le cas de langue des cités des Beurs dans les HLM dans la banlieue française, le roman des cités comme *Viscéral* et *Boumkeur* de Rachid Djaïdani. L'écrivain étant le plus concerné par cette influence sur ses pratiques langagières et scripturales, qu'est-ce qu'il en est du déplacement d'un territoire à l'autre, d'une langue à une autre chez l'écrivain francophone?

Le thème de l'émigration ou l'exil, lié à l'histoire de la littérature maghrébine, semble le plus récurrent étant lié aux questions d'émergence et de naissance de cette littérature et celui qui a le plus suscité des œuvres littéraires. Celle de Driss Chraïbi reste la plus attachante et la plus marquée par cette question depuis *Les Boucs* en 1955. Où se positionne Driss Chraïbi au sein du débat sur l'exil, d'abord en tant que déplacement, mobilité spatio-temporelle et territoriale, ensuite dans son rapport à la deuxième langue, la langue de l'Autre et à la culture occidentale, française dans le contexte migratoire? Comment se définit la poétique de l'exil de Chraïbi en reconsidérant les facteurs de l'espace, du temps, de la langue et de la culture?

Driss Chraïbi s'inscrit par ces œuvres dans cette lignée d'écrivains qui ont contribué par leurs pratiques à renouveler la langue française dont nous retenons les noms des auteurs issus de la colonisation tels qu'Aimé Césaire, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant ou Édouard Glissant.

Ses romans, particulièrement, *Le Monde à côté* expriment, tel que le titre le formule cette double appartenance culturelle de l'auteur, sa situation d'écrivain de l'exil et montre bien le contexte dans lequel a été écrit ce roman : « Moi aussi, je pleurais, debout et pathétique. C'était bon. C'était la délivrance au terme d'un quart de siècle d'exil et de doute... »¹

Comment Chraïbi a-t-il vécu cette expérience nouvelle de l'exil, se crée ou se fabrique une nouvelle littérature, une nouvelle langue, une nouvelle identité à mi-chemin entre plusieurs cultures? Comment les deux langues se côtoient de façon à transformer l'écriture à renouveler la langue française? Comment la langue de l'autre contribue-t-elle à transformer la langue mère? N'est-ce pas dans cette situation de dualité langagière, de bilinguisme que l'écrivain se crée de nouveaux territoires de création et de

¹ Chraïbi, Driss, *Le Monde à côté*, Paris, Folio, 2003, p.20.

créativité littéraire en s'inventant une langue propre, une nouvelle poétique qui se nourrit de cette double appartenance ethnico-culturelle, linguistique géographique et historique? N'est-ce pas le cas des écrivains francophones écrivant dans le contexte migratoire minoritaire? Très conscients de la nécessité de penser dans deux, ou voire plusieurs langues qui forment un laboratoire de création et de créativité en faveur de la deuxième langue et/ou au dépend de la langue mère. Lise Gauvin a parlé en ces termes de « surconscience linguistique »².

Notre pensée s'articule en deux parties la première qui considère l'exil dans sa dimension spatio-temporelle, celle du déplacement, du voyage, du périple ou de l'errance et de la mémoire de la nostalgie. La deuxième qui prend en charge la dimension culturelle et linguistique de l'exil dans le rapport à l'Autre. Qui amène par la suite à la dimension identitaire de l'exil.

1. L'exil territorial ou l'errance.

Dans un premier temps, l'exil territorial exprime la situation complexe de « l'être-hors-de-soi et de chez soi » sous la forme d'une souffrance du sujet des aléas et des conséquences de l'Histoire. L'individu en situation d'exil souffre de la violence de l'histoire et de la politique sur sa vie, il souffre d'être condamné au dehors, et dépossédé, désapproprié de ce qui fait l'ipséité de sa vie. Si l'on considère à la suite de Marc Goldschmit que :

« L'exil peut venir s'inscrire dans le sujet comme un choc sans affects, de telle manière que le sujet exilé peut connaître après-coup, sans comprendre, l'angoisse d'un affect sans choc à laquelle manque la reprise dans une représentation. C'est une disjonction du temps qui défait toute synthèse possible. La représentation de l'exil est alors une nécessité pour le sujet exilé, elle lui permet au moins de mettre en rapport ses affects avec le choc existentiel de l'exil. La représentation n'efface pas la douleur mais initie un mouvement de réappropriation et de retour sur soi du sujet, qui tente spéculativement de se retrouver et de se reconstituer. Par la représentation de l'exil, le sujet exilé se représente, il devient sujet de l'exil représenté. »³

² Gauvin, Lise. « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance », Christiane Albert éd., *Francophonie et identités culturelles*. Éditions Karthala, 1999, pp.11-29.

³ Goldschmit, Marc, *L'écriture de l'exil et l'hypothèse du Marrane* (Kafka, Benjamin, Derrida et au-delà), FMSH-WP-2014-73, juin 2014.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

L'exil est ressenti par l'individu comme un malaise individuel, existentiel, une quête de soi par laquelle il essaie de se repositionner dans le monde et de se reconstruire comme l'atteste les propos de narrateur/auteur :

« *Ce faisant, il revenait de me rendre le plus grand service: m'obliger à exister par moi-même. Je me mis à écrire les yeux secs et la tête en feu. J'écrivais pour me situer dans le monde, dans mon monde d'origine et dans celui vers lequel je me dirigeais à l'aveuglette* »⁴

En ces termes le narrateur résume sa situation d'exilé, déchiré entre deux mondes, celui des ancêtres de la terre natale et celui d'accueil, le déplacement de l'un vers l'autre lieu est plutôt qualifié selon les propos de l'auteur, d'une errance.

Dans les différentes définitions que l'on puisse donner au thème de l'exil en littérature, il est conçu à travers le rapport qu'entretient le sujet « exilé » avec l'espace, le monde ensuite avec lui-même et avec l'Autre. Ce qui amène à dire qu'il n'y a pas une seule sorte d'exil mais des « exils », ou des formes d'exil, de telle sorte qu'il se trouve souvent attribué un adjectif ou un complément du nom qui le qualifierait plus précisément. C'est alors que l'on parle des fois d'exil territorial, mais il existe aussi dénominateurs pour qualifier l'exil. Défini dans un premier temps comme une sorte de mobilité ou d'itinérance, l'exil tel qu'évoqué par Driss Chraïbi est d'abord territorial et prend la forme d'une errance, « à l'aveuglette ». Comment se déploient les thèmes de l'exil et de l'errance au fil du texte? Quelle forme prend l'exil territorial est-ce celle d'une quête ou d'une errance? Il s'agit d'un récit autobiographique, écrit à la première personne « je » qui reprend les périples de Driss Chraïbi, l'auteur essaie de retracer son propre parcours à travers une écriture de la mémoire.

Auteur et narrateur se confondent dans un seul et même « je », itinérant ou errant, qui raconte les différents périples du personnage narrateur. A travers l'écriture de la mémoire et du souvenir, le personnage essaie de reconstruire ses différents périples pour donner forme à un récit non linéaire, mais fragmenté entre le passé et le présent, l'Ici et l'ailleurs :

« *Janvier 1985. Michel Chodkiewicz vient de me téléphoner. Il m'invite au Maroc. C'est dans mon pays natal que les Editions du Seuil vont fêter le cinquantenaire de leur fondation. Telle une fée Bernadette Guédon, du service export, a exaucé mes souhaits. Sont également pris en charge Sheena et nos trois enfants : Kristen (10*

⁴ Chraïbi, Driss, LMAC, p.31.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

ans), Yassin (5ans) et Tari (10 mois). Dire que je ressens de l'appréhension dans le Boeing qui me ramène vers la terre de mes ancêtres relève de l'euphémisme. Où sont mes repères? »⁵

L'écriture de Chraïbi prend la forme d'une réécriture de la mémoire et de l'histoire personnelle et collective qui passe par une exploration de soi à travers un parcours initiatique qui révèle un itinéraire ambigu.

L'exil dans l'œuvre de Chraïbi n'est pas un exil définitif, un aller sans retour, ou rupture avec le pays natal, au contraire le personnage ne cesse de renouer avec ces origines, sa terre des ancêtres, une sorte de va et vient entre l'ici et l'ailleurs, l'ailleurs et l'ici : « Je suis parti pour longtemps. Je reviens pour partir... »⁶. Cet exil est ressenti comme un sentiment de douleur, de désarroi, d'amertume, de douleur profonde, il est mal ressenti et mal vécu comme en témoigne les propos du narrateur :

« Je crois bien que j'entendis quelques sanglots au sein des vivats. Moi aussi, je pleurais, debout et pathétique. C'était bon. C'était la délivrance au terme d'un quart de siècle d'exil et de doute... »⁷.

Ici, l'errance est une traversée des lieux et des cultures dans la mesure où le "retour" n'est plus envisageable ou, du moins, le voyage est constamment relancé. Dans ce sens, l'errance est différente de l'exil, même si ce dernier peut en constituer la base ou l'origine. L'errance démultiplie les lieux pour les dépasser et accéder à une dimension onirique éclatée. Dans les romans du corpus, le motif du voyage revient comme une métaphore obsédante. Au cours du voyage, le déplacement se transforme en errance et la destination change pour relancer encore plus loin les pérégrinations.

« Trois semaines plus tard, je prenais l'avion pour rentrer chez moi. Des images dansaient dans ma tête en kaleidoscope. Je pensais à ces centaines d'étudiants assoiffés de connaissances et de liberté et qui, pour s'ouvrir au monde, n'avaient que leur bonne volonté et une bourse mensuelle de dirhams. Oui je reviendrai au pays natal pour creuser, creuser, creuser. J'avais tant rêvé durant mon exil. »⁸.

L'emploi de l'expression « chez moi » par le narrateur est un peu paradoxal du fait qu'elle renvoie à un non-lieu, ce « chez moi » reste flou et ambigu. On ne sait pas s'il parle du pays natal, le Maroc ou du pays d'accueil, la France? De même que cette expression révèle une perte des

⁵ LMAC, p.16.

⁶ Ibid, p.17.

⁷ LMAC, p.20.

⁸ LMAC, p.25.

repères ou le narrateur confond entre le « chez moi » et le « chez soi » et l'ailleurs. Partagés entre la tradition du terroir et la culture française, les écrivains maghrébins d'expression française dans leur ensemble, les Algériens en particulier, ont été depuis longtemps placés par l'histoire en position de rupture avec leurs racines, avec leurs origines qui les place en situation de conflit identitaire.

L'œuvre entière s'apparente à un itinéraire ou à des itinérances, les déambulations et les mémoires que nous raconte le narrateur. Chraïbi avoue être venu à l'écriture pour se situer dans le monde. Voulant mettre en scène une mosaïque d'avatars du « Même » et de « l'Autre », Chraïbi est en quête permanente d'une nouvelle posture qui lui permettrait de faire ressortir le semblable derrière les différences et de multiplier les points de vue pour appréhender le monde dans sa diversité.

« Ce faisant, il venait de me rendre le plus grand service : m'obliger à exister par moi-même. Je me mis à écrire, les yeux secs et la tête en feu. J'écrivais pour me situer dans le monde, dans mon monde d'origine et dans celui vers lequel je me dirigeais à l'aveuglette. »⁹.

Chez les auteurs francophones, l'exil n'a pas été un choix mais une nécessité, une obligation, vécu comme une double rupture aussi problématique que douloureuse qui conduit à un exil forcé hors de la terre des origines mais aussi dans la langue d'autrui. En terre d'exil ils sont appelés à jouer le rôle d'avant-garde ou « d'étendard » pour les mouvements de décolonisation, ou servir d'éclaireurs pour la société libérée dans sa voie vers la construction identitaire. Où se situe Chraïbi au sein de cette problématique?

Le récit des mémoires du narrateur s'achève sur le constat que la vie entre l'Ici et l'ailleurs lui procure une grande liberté « à la croisée de deux chemins : celui de [s]on monde d'origine et celui de l'Occident » : « L'exil est un royaume [...]. J'appelle exil l'ouverture à l'Autre, le besoin de se renouveler et de se remettre en question. Les certitudes sont autant de prisons »¹⁰

La violence de l'exil, c'est avant tout la perte d'un espace (physique ou spirituel soit-il) et un bouleversement de la temporalité (la notion du temps évolue à géométrie variable), se manifestant par l'intrusion quasi obsessionnelle du passé dans le processus créatif : le passé de la Numidie, du

⁹ LMAC, pp.30-31.

¹⁰ Ibid, pp.222-223.

Jugurtha et de l'épopée des « *Aguellids* » (rois berbères) ayant tenu tête à la Rome conquérante, de cette terre de l'insoumission permanente qu'est l'Algérie.

2. L'exil de/dans la langue

En littérature, les récits de traversées réels, imaginés ou fantasmés donnent une place importante à la langue de l'Autre, à travers les autoreprésentations des personnages est parfois idéalisée et d'autres fois stigmatisée. La question de la langue est au cœur de la question de l'exil, l'une ne va pas sans l'autre. Pour parler, pour s'ouvrir à l'Autre et aux autres, il faut s'exiler. La langue s'emploie pour combler un vide ou un manque engendré par Cet exil, la séparation avec la terre natale. L'individu en situation d'exil est en perpétuel quête de soi, une quête qui se traduit par une recherche d'équilibre entre les eux langues, sa langue et la langue française. D'où la tentative permanente de rechercher les mots qui manquent, d'être au plus près du sens.

« Aucun mot ne renvoie à une plénitude. Ce trou dans la langue nous fait buter sur un impossible à dire qui nous surprend dans ses surgissements lorsque certains actes ou certains mots nous paraissent tout à coup privés de sens, réduits à leur sonorité brute, comme retranchés de notre familier. Notre dit est toujours en deçà, au-delà, ou à côté de ce que nous souhaitons dire du fait du refoulement. »¹¹.

Que représente la langue française pour Driss Chraïbi? Un autre espace, un territoire différent, un lieu d'inspiration? Quel type de relation entretiennent-ils avec celle-ci, est-ce celle de la fascination ou de la répulsion, ou des deux en même temps?

L'écriture dans la langue du colonisateur s'est toujours présentée pour les écrivains francophones à la fois comme un outil pour s'exprimer et se faire comprendre dans la langue de l'autre, du colonisateur, comme si le message lui était adressé, elle joue le rôle d'un « pis-aller », « un arrêt devant l'abîme », et enfin, un intense travail dans l'interrogation de soi et sur soi. « Est-il possible, écrit le Marocain Driss Chraïbi (1926-2007), dans son roman "La Mère du printemps" (1982) qu'on quitte un jour sa terre natale, qu'on la renie en lui tournant le dos, et puis...et puis que l'on y revienne, comme si rien ne s'était passé en ton absence, comme si elle n'avait pas eu besoin de toi? »¹².

¹¹ Stitou, Rajaa, « Épreuve de l'exil et blessures de la langue », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 18, n° 1, 2002, pp.159-170.

¹² Driss Chraïbi, *La Mère du printemps*, Paris, Seuil, 1986.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

La francophonie littéraire divise les écrivains entre ceux qui voient dans la langue française une langue de la patrie comme le démontre la célèbre formule « *la langue française est ma patrie* » de Gabriel Audisio, à l'instar des écrivains pieds-noirs – d'Elissa Rhais à Albert Memmi – qui ont choisi de s'identifier à la France par la langue. Certains ont choisi le parcours autobiographique, tel que Derrida et Cixous pour raconter et partager leurs liens avec l'Algérie et la judéité – liens qu'ils qualifient de « noblessures », de « malgérie », « mon algérianisme », et « nostalgérie ». D'autres auteurs par contre se placent sous le signe : « *la langue française est mon exil* » tel que Malek Haddad et avec lui un bon nombre de francophones des ex-colonies. Mieux qu'aucun autre, sans doute, l'écrivain turc Nedim Gürsel saura le dire avec « les mots de l'exil » : « *Je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française qui me hante ; [...] ce lieu d'exil par excellence commence à structurer mes phrases [...] alors que je continue d'écrire en turc.* » Nedim Gürsel a pris pour thème la nostalgie et l'écriture pour refuge. Il est vrai qu'en arabe Occident se dit Maghreb ou « territoire de l'exil », celui-là même où l'Islam s'éloigna du lieu de sa naissance.

« L'exil de et dans la langue est ici lié à la condition d'être parlant. Il a quelque chose de structurant pour le sujet dans son articulation au lien social. La langue n'existe certes pas indépendamment du sujet qui s'y implique. Mais qu'en est-il du devenir de la langue en situation d'exil réel ou de migration lorsque le passage d'une langue à une autre est vécu comme une blessure ou lorsque le sujet se sent comme banni du monde parce qu'il parle une langue autre non reconnue comme partageable? »¹³.

Chez Chraïbi, ce rapport de l'auteur à la langue de l'autre, est représentée par son rapport à sa femme française Catherine qu'il a épousée après une histoire d'amour et qui joua un rôle primordial dans son rapport à la culture française et sa vocation littéraire.

Si la terre reflète les origines et les ancêtres, la paternité ou la maternité, la langue mère ou la deuxième langue est un moyen de perpétuer cette mémoire, de se faire rappeler les lieux, de les immortaliser. Si l'exil est ressenti par l'auteur comme une sorte de liberté, une ouverture au monde et à l'ailleurs comment est ressenti le rapport à la langue de l'autre, du pays d'exil? A cette question Chraïbi réponds lors d'une interview en ces termes :

¹³ Stitou, Rajaa, op cit, p.1.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

« C'était en 1954. *Le Passé simple* venait de paraître en librairie. Et c'est dans un studio de télévision lors d'une émission en direct :
 – Driss Chraïbi, vous pensez en arabe et vous écrivez en français. N'y a-t-il pas là une sorte de dichotomie?
 – Dicho....quoi? C'est un vocable qui n'entre pas dans la ligne de mes références.
 Il m'a expliqué ce que l'on entendait par « dichotomie », les deux pôles d'un aimant qui se repoussent en quelque sorte. Je me suis exclamé
 – Ah bon! Mais, monsieur, le plus grand bonheur d'un homme est d'avoir deux langues dans la bouche, surtout si la deuxième est celle d'une femme. Vous ne trouvez pas? »¹⁴.

Par la langue d'une femme, ou la langue de ma femme, Chraïbi insinue la langue française, sa deuxième langue. La métaphore de l'exil linguistique, est employée pour désigner le déchirement culturel qui est engendré par l'exil, la solitude de l'écrivain.

Driss Chraïbi exprime dans *Le Monde à côté* sa double appartenance culturelle avec autant d'humour, de sensibilité et de liberté. Il voit dans la langue française plus qu'un vecteur linguistique une langue d'écriture, mais ne l'a jamais considéré comme source de souffrance, et n'a jamais constitué une barrière contraignant l'expression de son imaginaire, contrairement à ce qui a pu se produire pour certains de ses confrères. La deuxième langue ne pose pas de problème pour Chraïbi, il en fait une anecdote d'une machine à écrire perfectionnée qui écrit d'elle-même dans la langue idoïne, ou bien il présente le français comme une échappatoire au dilemme que représente le difficile choix entre l'arabe et le berbère. « Ma pensée est flottante, entre ici et là-bas, entre la langue de Voltaire et celle des médias »¹⁵.

En racontant le récit de son « retour au pays natal » tel un Aimé Césaire, le narrateur se sent dépaysé et semble ne plus reconnaître les lieux et les noms, comme s'il était dans un pays étranger et étrange :

« Il émailla la conversation d'anecdotes en *sabir* (« C'est du gaélique de chez nous », dit-il à Sheena) et de noms de villages que j'entendais mentionner pour la première fois : *Dar Ould Zidouh, Toufnite, Talsinnt, Tanannt, Tleta D-Sidi Bouguedra...*C'était un autre Maroc que je découvrais dans mon pays natal. »¹⁶.

¹⁴ LMAC, op. cit, p.43.

¹⁵ Ibid, p.25.

¹⁶ Ibid, p.160.

La terre natale dont parlait ici l'auteur du "*Passé simple*" est la demeure de la langue maternelle : refuge de « mots enfantins », île rêvée du pays perdu, jardin onirique qui fait se croiser et valser les rayons de soleil, l'odeur parentale et le souffle des printemps, autour desquels défilent nombre de souvenirs nostalgiques. Somme toute, la vie dans les bras attendrissants de cette mère proche-lointaine, symbolisée par la terre, qui engrosse l'imaginaire de contes et de berceuses savoureuses. Si Chraïbi parlait de cette idée de la terre-mère irremplaçable, c'est qu'il y a derrière cette métaphore, d'une part, la sœur, la cousine, la tante et toutes les autres figures féminines qui se suivent, se superposent et se figent dans l'inconscient individuel ou collectif «maghrébin», comme autant de remparts de la tradition, éternelles gardiennes des murs du foyer.

« Je ne me suis jamais senti à l'étroit ou mal à l'aise devant la langue française au contraire [...]. Le problème c'est celui d'avoir ou de ne pas avoir de talent, c'est tout. Il y a les affres de la création, ça c'est une chose, mais que l'on greffe là-dessus le problème de la Langue, à ce moment-là c'est déplacer le problème. C'est un fait qui n'est pas seulement celui de mes confrères maghrébins mais aussi des écrivains hexagonaux que je connais, et j'en connais un certain nombre, qui se regardent écrire. C'est un problème de nombrilisme : admirez-moi je suis un écrivain! Comment ai-je fait pour être un écrivain ? Comment puis-je être un écrivain d'origine arabe, qui écrit dans la langue française [...] ? Donnez-moi une œuvre qui soit, je ne sais pas... qui soit cohérente, qui intéresse les gens en dehors des Français, du pays où l'on est né, du pays dans lequel on vit. »¹⁷.

Driss Chraïbi partage l'idée de Julian Green selon laquelle l'autre langue est « le langage de l'autre côté du miroir », celui qui permet de voir croître « deux façons si différentes de penser et de rêver »¹⁸, à la jonction de ces univers mais visant à atteindre l'universel, l'œuvre, éminemment réflexive, est tout entière dévolue au brassage incessant des référents comme il l'atteste : « J'étais né au Maroc, j'avais vécu en France dont j'avais adopté la langue et j'étais maintenant parmi eux, dans leur pays qui m'était inconnu jusqu'alors, sinon étranger. »¹⁹.

¹⁷ Cf. entretien avec Driss Chraïbi, 21 mars 1998. L'entretien figure en annexes du T.E.R. de maîtrise.

¹⁸ Julian Green, traduit par Julien Green, *Le Langage et son double*, Paris, Seuil, 1987, p.161.

¹⁹ *Le Monde à côté*, p.117.

La langue française n'a jamais été, selon les propos de l'auteur, une source de souffrance, et n'a jamais constitué une barrière contraignant l'expression de son imaginaire, contrairement au cas de ses confrères maghrébins. Le problème de la langue deuxième, il l'évoque souvent sur un ton moqueur, ou à travers l'anecdote d'une « machine à écrire perfectionnée » qui écrit d'elle-même dans la langue idoïne, ou bien il présente le français comme une échappatoire au dilemme que représente le difficile choix entre l'arabe et le berbère.

Sa situation d'équilibre dans les deux langues, il semble la partager avec quelques auteurs dont l'identité balance entre ce double ancrage linguistique et culturel.

« Le temps de participer à une émission de Radio Soleil. Rachid Boudjedra était parmi les invités. J'avais entendu qu'il écrivait d'abord en arabe et qu'il traduisait ensuite en français la version originale. Je lui adressai donc la parole en arabe classique pour m'enquérir de sa santé, de l'Algérie, de la littérature. Il me répondit à chaque fois dans la langue de Voltaire. »²⁰.

Dans *Le Monde à côté*, Chraïbi se présente avec la « force tranquille » de celui qui tricote puis expédie une veste au président sortant de la République française en 1981, ce « changement sans continuité »²¹, suscitant une vive espérance – « C'était comme si mon pays natal venait de se libérer par la voix des urnes »²².

« En quarante-sept années d'écriture, provocateur n'a jamais dévié de la route qu'il s'est tracée : abattre les remparts qu'érigent, entre les deux cultures dont il participe, méconnaissance réciproque, tabous et réticences respectives, assortis d'un « double langage » qui dévoie et altère les échanges. »²³.

Notre analyse du *Monde à côté*, roman de Driss Chraïbi, nous amène à conclure que : pour dire et écrire l'exil, Chraïbi a choisi la langue française d'un côté et le récit autobiographique, celui de l'enfance, de la mémoire qui essaie de relier présent et passé, Ici et ailleurs, langue arabe et langue française...dans une sorte d'harmonie dans laquelle viennent s'installer son identité et ses repères :

²⁰ LMAC, p.189.

²¹ Ibid, p.193.

²² Ibid, p.194.

²³ Delayre, Stéphanie, « Driss Chraïbi, *Une écriture de traverse* », in Presses universitaires de Bordeaux, 2006, pp.9-15.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

« Presque un demi-siècle après son bruyant commencement, l'œuvre chraïbienne apparaît protéiforme, plurielle et complexe, mais elle montre aussi continuité, cohérence et unité. Elle oscille entre déstructuration et recomposition, innovation et répétition, déploie une ample galerie de masques, semble se dérober à toute logique et néanmoins livre des dominantes qui sont autant d'indices de lecture: dans un espace fictionnel foncièrement multiculturel, Chraïbi montre du doigt les portes closes auxquelles se heurtent ses créatures de papier, fait entrevoir des synthèses salvatrices, subvertit les stéréotypes, dénonce l'immobilisme et la contemplation pétrifiée du passé, renie tout étiquetage et récuse tout manichéisme. »²⁴.

Driss Chraïbi explique le choix de la langue française par deux ou trois raisons et résume son parcours d'exilé et son parcours d'écrivain bilingue ou de langue française, notamment son rapport à la langue et à la culture française :

« Les chaires de français sont très célèbres au Maroc... Un élève ou étudiant, pour avoir un diplôme se dirige vers la langue française, il fait le bi-culturalisme. Il n'y a pas ce qu'on appelle l'arabisation... Les jeunes étudiants qui lisent, lisent en français. Il y a une jeunesse assoiffée de savoir, d'ouverture, de culture... Cette jeunesse là lit en français, découvre les autres en français, même ils ne verraient pas que j'écrive en arabe. Il n'y a pas de maisons d'édition qui paient des droits d'auteur, ça il faut le voir. D'ailleurs, l'écrivain affirme que cela ne lui pose aucun problème d'être Marocain et d'écrire en français. Je considère que je suis riche de deux cultures que j'ai su allier en enlevant le foin de ma culture arabe et en enlevant le foin de la culture française. J'ai su allier les deux cultures en complémentarité, non seulement dans mon écriture mais dans ma vie et je me considère très très riche... et je considère que plus on s'ouvre aux autres cultures, mieux on se porte. Je n'ai jamais eu de problème d'acculturation ou d'identité de langue. Pourtant, il reconnaît le paradoxe auquel est confronté l'écrivain marocain: "Si valeureux que soit un auteur arabe, il faut qu'il soit traduit soit à Paris, soit à Londres, soit à Washington, soit en Allemagne dans une langue véhiculaire européenne pour qu'il soit reconnu dans son pays d'origine. »²⁵.

²⁴ Ibid.

²⁵ Stitou, Rajaa, « Épreuve de l'exil et blessures de la langue », in *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 18, no. 1, 2002, p.1.

Date de réception : 30/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

C'est en ces termes que se définit la poétique d'exil de Chraïbi :

L'écriture chraïbienne puise sa richesse dans le brassage des langues et des cultures, l'exil n'a pas été, pour lui et selon lui, un handicap ou une entrave à l'activité intellectuelle et littéraire, au contraire, il a été beaucoup plus source d'inspiration, de créativité et d'équilibre. Ce double ancrage des deux langues, l'arabe et le français contribue à créer une véritable polyphonie. En somme l'écriture de Chraïbi tente de répondre à un dilemme ou une question qu'il résume lui-même en ces propos : « Comment relier le présent au passé? Toute ma vie et toute mon œuvre n'ont eu qu'un seul et même thème : la trajectoire du destin. Le destin des êtres et des peuples »²⁶.

Comment joindre ce double héritage culturel et langagier celui de la tradition arabo-berbéro-musulmane et la culture occidentale franco-française au sein d'une écriture qui se singularise par un nouveau langage et une nouvelle esthétique?



²⁶ Cf. entretien avec Driss Chraïbi, 21 mars 1998. *L'entretien figure en annexes du T.E.R. de maîtrise.*

Bibliographie

- Benhaïm, Michèle. « La langue de l'exilé », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 64, n° 2, 2001.
- Cf. entretien avec Driss Chraïbi, 21 mars 1998. *L'entretien figure en annexes du T.E.R.*
- Gauvin, Lise, «Écriture, surconscience et plurilinguisme: une poétique de l'errance», Christiane Albert, *Francophonie et identités culturelles*, Éditions Karthala, 1999.
- Goldschmit, Marc, *L'écriture de l'exil et l'hypothèse du Marrane* (Kafka, Benjamin, Derrida et au-delà), FMSH-WP-2014-73, juin 2014.
- Julian Green, traduit par Julien Green, *Le Langage et son double*, Paris, Seuil, 1987,
- Stéphanie Delayre, Driss Chraïbi, *Une écriture de traverse* in Presses universitaires de Bordeaux, 2006.
- Stitou, Rajaa, « Épreuve de l'exil et blessures de la langue », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 18, n° 1, 2002.

